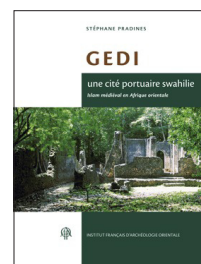

BOOK REVIEW



Gedi, une cité portuaire swahilie. Islam médiéval en Afrique orientale. By Stéphane Pradines. Institut Français d'Archéologie Orientale, Le Caire, FIFAO 60, 2010, 302 pp. ISBN 978-2-7247-0543-0. € 54.00.

Le monde swahili « médiéval » est sans doute, avec la vallée du Nil, le domaine le plus étudié par les archéologues des temps historiques en Afrique sub-saharienne. Les investigations ne cessent de démontrer la complexité des dynamiques sociales à l'œuvre dans les communautés de la côte orientale de l'Afrique, qui se reflète notamment dans la diversité de l'urbanisme et ses mutations. L'impressionnant site de Gedi, au sud de Malindi (Kenya), est emblématique de l'archéologie swahili puisqu'il fut fouillé dès 1948 par James Kirkman, pionnier de l'archéologie sur le littoral. La ville *intra muros* couvre 22 ha et la cité comprend deux grandes mosquées, deux enceintes, un palais, et environ 300 maisons en pierre. Gedi reste pourtant un mystère : à plus de 6 km de l'océan Indien et à 3 km du fond de la baie de Mida, il s'agit de l'agglomération swahili la plus éloignée du rivage. D'autre part, elle n'a jamais été clairement identifiée dans les sources écrites. Les travaux de Kirkman étaient loin d'avoir épuisé son étude : 1/20^e du site avait été fouillé et 1/10^e de la ville de pierre relevé.

Les fouilles de Stéphane Pradines s'avèrent donc très précieuses et ont pour principal intérêt une approche beaucoup plus globale du site. Cet ouvrage constitue la synthèse de quatre campagnes de fouilles conduites entre 1999 et 2003, dont une grande partie des résultats avait déjà été publiée, sous la forme d'une thèse éditée et de plusieurs articles, parfois repris ici presque intégralement. Deux nouvelles hypothèses essentielles sont toutefois apportées. D'une part, l'auteur nuance son propos pour expliquer le décentrement urbain au début du XV^e siècle. Il s'attarde moins sur une conquête — plus qu'hypothétique — par des communautés du nord et insiste dorénavant sur le facteur environnemental : le centre urbain aurait été déplacé pour conserver un accès à la baie de Mida. D'autre part, il tente de démontrer, de façon assez convaincante, que Gedi aurait été la Malindi des sources arabes. Autour de

1400, lors du décentrement, une partie de la population serait partie fonder une autre agglomération à la nouvelle embouchure du fleuve Sabaki, devenue plus tard la Malindi fréquentée par les Portugais. Cette hypothèse est séduisante mais, comme le reconnaît Pradines, seules de véritables fouilles à Malindi pourraient l'étayer solidement. De plus, cette proposition peut être affaiblie par plusieurs contre-arguments (voir notamment VERNET 2005 : 119).

L'apport majeur des fouilles est la découverte, à l'extérieur de l'enceinte, d'une très vaste mosquée construite au début du XIV^e siècle, sur un espace occupé dès le milieu du XI^e siècle, et précédée d'une petite mosquée. Cette grande mosquée, de 26 m de long, s'avère être l'une des plus grandes du XIV^e siècle, comparable à celles de Mogadiscio, Manda et Kilwa. Elle se situait vraisemblablement au centre de l'agglomération primitive au nord des ruines actuelles. Pradines propose un schéma profondément révisé de l'évolution de l'agglomération. Gedi est fondée vers 1050, « petite bourgade africaine » (p. 197) reliée à la baie de Mida par un bras de mer, puis les premiers bâtiments en pierre apparaissent au XII^e siècle et l'agglomération atteint sa superficie maximale au milieu du XIV^e siècle. Au début du XV^e siècle, le plan de la ville est totalement refondu : son centre de gravité se déplace vers le sud-ouest, pour se rapprocher du cours d'eau, une enceinte sophistiquée est construite, qui « exclut totalement l'ancienne agglomération », y compris la grande mosquée du XIV^e siècle. Une nouvelle grande mosquée est construite au centre de l'espace *intra muros* et l'habitat en pierre se généralise. La cité décline au XVI^e siècle et une nouvelle muraille, plus petite, est élevée à la hâte en son centre. Elle est finalement abandonnée vers 1625.

Ainsi, le principal intérêt de cette étude est de démontrer la plasticité de l'urbanisme swahili, à l'opposé

d'une vision assez statique et quelque peu essentialiste du plan urbain, développée par exemple par Horton. En cela, Pradines rejoint — sans les citer — certaines des conclusions de LA VIOLETTE & FLEISHER (2004 et 2009). En outre, l'analyse de ce décentrement urbain spectaculaire et un relevé topographique beaucoup plus complet montrent l'existence de « règles urbanistiques strictes » (p. 198), régissant un quadrillage de rues quasiment orthogonal. Cette ville « nouvelle » aurait donc été planifiée de façon centralisée. L'ouvrage signale également l'existence d'un habitat en matériaux périssables en périphérie, mais également à l'intérieur de la grande enceinte, particularité démontrée par toutes les études récentes sur d'autres localités. Enfin, on pourra apprécier l'intérêt considérable porté par l'auteur pour l'archéologie et l'architecture des mondes arabo-persans et indiens. Il souligne ainsi l'influence de modèles indiens sur l'architecture domestique ou encore la présence importante de céramiques est-africaines sur des sites hadrami.

Cependant, cet intérêt pour les mondes arabo-persans se mue trop souvent en une perception profondément islamo-centrée et exogène de la société swahili. S. Pradines revendique ouvertement un statut à part dans le champ des études actuelles sur le monde swahili : il défend l'analyse des influences extérieures, souhaitant réaffirmer le poids des Arabes ou des Persans dans la gestation des villes côtières. Il se pose ainsi en héritier de Kirkman et de Chittick, dont il prend souvent la défense (p. 213 par exemple), et s'égare parfois à dénoncer de façon caricaturale l'afro-centrisme qui régnerait de nos jours chez la plupart des spécialistes (PRADINES 2009), alors que la grande majorité d'entre eux tiennent aujourd'hui une position tout à fait médiane (cf. POWELS 2002). Bien que moins polémique que d'autres de ses publications, *Gedi, une cité portuaire swahilie* reflète par bien des côtés cette approche. Ce faisant Pradines néglige des aspects archéologiques essentiels et des travaux incontournables, sur-interprète des documents, et commet parfois de graves approximations.

Ainsi 97 % de la céramique récoltée est locale, pourtant l'analyse en est sommaire, comme il l'admet. La typologie établie est donc assez limitée et surtout nous n'avons quasiment aucun détail sur la méthodologie adoptée. Aucune des études récentes analysant la céramique est-africaine n'est citée et il manque des graphiques comparant céramique locale et importée. Plus généralement, la méthode de datation des diverses structures architecturales est très peu explicitée, alors que les dates livrées sont parfois très précises. La présence de céramiques importées est parfois mentionnée, ainsi que de rares dates ¹⁴C, mais il faut s'en contenter. La céramique locale n'est pas non plus employée pour les datations. Cet intérêt limité pour les artefacts, et leur

association avec les diverses couches, affaiblit l'argumentation et les interprétations. De même, bien qu'importants, les secteurs d'habitat en matériaux périssables sont peu décrits et les indices là aussi peu exposés. Il est dommage que les productions artisanales soient traitées très brièvement, en particulier la métallurgie du fer, apparemment très active aux XII^e – XIII^e siècles. Enfin, quelle que soit la problématique abordée, l'auteur mentionne très peu, voire pas du tout, les travaux novateurs conduits depuis une dizaine d'années par une nouvelle génération d'archéologues, notamment J. Fleisher, A. LaViolette et S. Wynne-Jones. On ne s'en étonnera guère car ces recherches, nuancées, et souvent axées sur les structures légères, le monde rural, ou la céramique locale, sont très éloignées de l'archéologie très « classique » prônée par S. Pradines.

Au-delà de la méthode archéologique, le principal problème de l'ouvrage est une conception singulièrement limitée, sinon binaire, de l'identité. Or la société swahili, placée à la croisée des mondes africains, arabes, et indo-océaniques, illustre de façon éclatante la fluidité et l'ambiguïté des identités. La réflexion de l'auteur sur les transferts culturels se limite à expliquer en introduction que « le Swahili n'est pas un Africain ou un Arabe, mais une tierce personne issue d'un métissage culturel et ethnique ». L'étude souffre ainsi d'une absence totale de réflexion sur la prudence à adopter face aux catégorisations ou sur la signification sociale de la culture matérielle (WYNNE-JONES 2007). Ainsi Pradines oppose implicitement les « Africains » et les autres, comme si les groupes étaient strictement définis, rigides, et les modèles figés. Que peut signifier l'expression « la nature bantoue des Swahili » (p. 6) ? Pourquoi qualifier les maisons swahili en matériaux périssables d'« habitat africain traditionnel » (p. 113 et 187) alors que toutes les études prouvent leur spécificité ? Sur quelles bases peut-on appeler le site primitif de Gedi une « bourgade africaine » ? Si le tracé des rues à partir du XV^e siècle n'est plus un « modèle africain » (p. 190), alors qu'est-ce qu'un « modèle africain » — si cela existe ! — et quel est le nouveau « modèle » ? L'auteur n'étudie jamais, ni ne définit clairement, ce que seraient les « racines africaines » dont la ville du XV^e siècle se serait coupée (p. 191). De même, il n'est jamais question d'interprétations locales d'influences extérieures alors que, par exemple, des travaux ont montré le caractère unique du plan des maisons en pierre swahili et leur parenté avec les habitations modestes. Lorsque le « métissage architectural » est évoqué (p. 134), c'est uniquement pour souligner — avec très peu de références — le mélange des influences arabo-persanes et indiennes.

Par ailleurs, loin d'être une monographie strictement archéologique, l'ouvrage tente de résumer l'évolution du littoral depuis l'Antiquité et aborde